La transmission du savoir entre « tradition » et « plagiat » dans l'Antiquité classique et chrétienne

Gabriella Aragione

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edl/388>
DOI : 10.4000/edl.388
ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2010
Pagination : 117-138
ISBN : 978-2-940331-22-2
ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Gabriella Aragione, « La transmission du savoir entre « tradition » et « plagiat » dans l'Antiquité classique et chrétienne », *Études de lettres* [En ligne], 1-2 | 2010, mis en ligne le 15 mai 2013, consulté le 20 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/388> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.388>

LA TRANSMISSION DU SAVOIR ENTRE « TRADITION » ET « PLAGIAT » DANS L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE ET CHRÉTIENNE

La présente contribution se propose d'analyser l'emploi idéologique des notions de « tradition » et de « plagiat » dans l'Antiquité classique et chrétienne et de montrer que, par le recours au concept de « tradition », un mouvement de pensée, philosophique ou religieux, fonde son histoire et son autorité, alors que par le recours aux accusations de plagiat, il vise à anéantir la tradition de l'école adverse.

1. Précisions terminologiques et problèmes de méthode

1.1. Ecriture et réécriture

Je te recommande, Quintianus, mes petits volumes, – si toutefois je peux appeler miens ces volumes que lit au public un certain poète de tes amis. S'ils se plaignent de leur pénible servitude, fais-toi leur champion et fournis caution pour eux ; et lorsqu'il se donnera pour leur propriétaire, déclare qu'ils sont à moi et que je les ai affranchis. Si tu cries cela trois et quatre fois, tu ramèneras le plagiaire à la pudeur¹.

Ainsi se plaignait Martial, en dénonçant un certain Fidentinus, qui – semble-t-il – avait la mauvaise habitude de déclamer sous son propre

1. Martial, *Epigrammes*, I, 52, 9 : *Commendo tibi, Quintiane, nostros - | nostros dicere si tamen libellos | possum, quos recitat tuus poeta - : si de seruitio graui queruntur, | adsertor uenias satisque praestes, | et, cum se dominum uocabit ille, | dicas esse meos manuque missos. | Hoc si terque quaterque clamitaris, | impones plagiaris pudorem.*

nom les vers du poète². Pour démasquer l'imposteur, Martial fait un usage figuré du mot juridique *plagiarius*, à savoir « celui qui vole les esclaves d'autrui, [ou] qui achète ou vend comme esclave une personne libre »³. C'est précisément de cet emploi, inauguré par le poète latin, que dérive la signification actuelle de « plagiaire » : « personne qui utilise les ouvrages d'autrui en les démarquant et en s'en appropriant le mérite »⁴. Entré assez tard dans le vocabulaire des langues modernes, d'abord en français au XVII^e siècle, ensuite dans les autres langues européennes, le mot « plagiat », dont la signification première était donc « vol d'esclave », évoque dans l'acception commune une pratique frauduleuse de l'écriture.

En réalité, la définition de plagiat n'est pas aisée. Depuis le XIX^e siècle, de nombreux savants en ont proposé des classifications et des typologies : on distingue le plagiat total ou partiel, de dérision, ludique ou ornemental, d'imposture et absolu...⁵ Il va sans dire que ces définitions ne suffisent pas à résoudre tous les termes de la question. Roland de Chaudenay distingue entre la « copie littérale ou démarquage évident d'un modèle sans travail créateur » et les « procédés plus ou moins conscients de création qui consistent à exploiter l'œuvre d'un autre d'une façon plus ou moins méthodique, originale, personnelle »⁶. Faut-il alors, comme il se le demande, considérer comme plagiat les cas appartenant à cette deuxième catégorie ? La réponse n'est pas univoque. Les études d'intertextualité montrent bien les relations entre textes d'époques plus ou moins rapprochées et expliquent certains emprunts comme une sorte de clin d'œil qu'un auteur adresse à ses lecteurs par effet d'un mutuel « pacte » implicite. En outre, si le plagiat se caractérise par la reprise du « déjà dit » et le manque d'originalité, comment faut-il considérer d'autres formes d'écriture et de réécriture telles que les pastiches, les parodies, les centons, et comment faut-il juger les phénomènes d'imitation qui étaient même théorisés tout au long de l'Antiquité et de la Renaissance ?

2. *Ibid.*, I, 29 ; 38 ; 53 ; 72.

3. F. Gaffiot, *Dictionnaire Latin-Français*, p. 1201.

4. *Le Grand Robert de la langue française*, vol. 5, s.v. « plagiaire ».

5. Sur la notion de plagiat, ses classifications et les différentes propositions de définition, voir notamment Ch. Nodier, *Questions de littérature légale, du plagiat, de la supposition d'auteur, des supercheries qui ont rapport au livre* ; A. Monteuis, *Le Plagiat littéraire* ; M. Schneider, *Voleurs de mots. Essai sur le plagiat, la psychanalyse et la pensée* ; H. Maurel-Indart, *Le Plagiat littéraire*.

6. R. de Chaudenay, *Les plagiaires*, p. 33 (sur le plagiat en général, voir p. 31-34).

D'ailleurs, l'expérience du lien très étroit qui s'instaure entre le moment de la lecture et le moment de l'écriture est bien connue à tout écrivain. L'OuLiPo (Ouvroir de littérature potentielle), fondé en 1960 par François Le Lionnais et Raymond Queneau, a introduit en ces termes le concept de « plagiat par anticipation » : « il nous arrive parfois de découvrir », écrit F. Le Lionnais dans son *Second Manifeste*, « qu'une structure, que nous avons crue parfaitement inédite, avait déjà été découverte ou inventée dans le passé, parfois même dans un passé lointain. Nous nous faisons un devoir de reconnaître un tel état de chose en qualifiant les textes en cause de "plagiats par anticipation". Ainsi justice est rendue et chacun reçoit-il selon ses mérites. »⁷ Les Oulipiens en effet renversent la relation entre plagié et plagiaire, comme l'explique, sur la base de sa propre expérience, le « secrétaire définitivement provisoire » de l'OuLiPo, Marcel Bénabou. Dans son ouvrage intitulé *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres*, qui lui a valu le Prix de l'humour noir en 1986, M. Bénabou affirme que les vrais plagiaires sont ses prédécesseurs du fait qu'ils ont déjà rédigé les œuvres qu'il aurait voulu écrire :

Les livres que je n'ai pas écrits, n'allez surtout pas croire, lecteur, qu'ils soient pur néant. Bien au contraire (que cela une bonne fois soit dit) ils sont comme en suspension dans la littérature universelle. Ils existent dans les bibliothèques, par mots, par groupes de mots, par phrases entières dans certains cas. Mais il y a autour d'eux tant de vain remplissage, ils sont pris dans une telle surabondance de matière imprimée, que moi-même à vrai dire, malgré tous mes efforts, n'ai pas encore réussi à les isoler, à les assembler. Le monde en fait me paraît rempli de plagiaires, ce qui fait de mon travail une longue traque, la recherche têtue de tous ces menus fragments inexplicablement dérobés à mes livres futurs⁸.

D'où le sentiment de frustration qui prend lentement place :

Je ne pouvais m'empêcher de penser [...], que j'avais une fois de plus manqué un coche. Ce livre que je venais d'achever, c'était bien sûr à moi qu'il revenait de l'écrire : j'y retrouvais la plupart de mes thèmes

7. F. Le Lionnais, « Le Second Manifeste », p. 23. Sur le plagiat par anticipation, voir aussi H. Hartje, « Le "plagiat par anticipation" : enjeux et effets » et A. Vuillemin, « Plagiat par anticipation et génération de poèmes parodiques ».

8. M. Bénabou, *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres*, p. 51.

favoris, quelques-uns des personnages que j'avais moi-même esquissés et jusqu'aux sinuosités de ce que je croyais être *mon* style. Je me sentais donc doublement dépossédé : de ce livre réel qui aurait pu être de moi mais qu'un autre avait écrit, et du livre hypothétique que j'aurais écrit, légèrement différent pourtant (d'une différence dont je ressentais avec acuité le manque), si l'autre n'avait pas rendu cette entreprise vaine⁹.

De manière ironique, mais fort incisive, Bénabou fait bien ressortir l'état d'esprit de tout lecteur-écrivain :

Désormais, dans le réseau trop bien agencé des lignes de chaque livre, j'appris à pêcher, et ma façon de faire s'apparentait à ces exercices de divination qu'à Rome on pratiquait à l'aide d'un exemplaire de Virgile. Je ne quittais pas une page, un chapitre, un volume, avant d'y avoir repéré tous les éléments qui me semblaient en consonance avec mes préoccupations (il suffisait parfois de substituer *je* à *il* pour obtenir des résultats saisissants), et cette quête des similitudes donna enfin un embryon de corps à certains de mes projets¹⁰.

De récentes études sur le droit d'auteur, le plagiat et la contrefaçon littéraire à l'époque moderne et contemporaine ont abordé le sujet sous ses nombreux aspects, non seulement littéraires, mais aussi économiques, éthiques et juridiques. Je signale en particulier les deux monographies de Hélène Maurel-Indart de 1999 et 2007. Pour l'époque antique, qui ignorait les concepts de droit d'auteur, de propriété littéraire, ou même d'originalité, et qui prônait l'imitation des Anciens, le thème du plagiat doit être étudié à partir d'une perspective différente¹¹.

Dans la présente contribution, qui s'inscrit dans une recherche en cours sur la notion de plagiat dans l'Antiquité classique et chrétienne, je me limiterai à analyser l'emploi idéologique des notions de tradition et de plagiat, plus exactement comme des moyens par lesquels un mouvement de pensée – une école philosophique ou un courant du christianisme antique – construit son propre statut vis-à-vis d'un mouvement rival. Il ne sera donc pas question ici d'en élucider la dimension historique,

9. *Ibid.*, p. 56.

10. *Ibid.*, p. 55.

11. Les études sur le plagiat à l'époque antique ne sont pas nombreuses : E. Stemplinger, *Das Plagiat in der griechischen Literatur*; K. Ziegler, « Plagiat »; A.-H. Chroust, « Charges of Philosophical Plagiarism in Greek Antiquity ».

mais de faire ressortir leur emploi idéologique dans les controverses entre écoles aussi bien dans le monde gréco-romain que dans le monde chrétien. Mon propos est en effet de montrer que, par le recours à la notion de tradition, un mouvement de pensée, philosophique ou religieux, fonde son histoire et son autorité et que, par le recours à la notion de plagiat, il vise à anéantir la tradition de l'école adverse. Comme je l'ai montré ailleurs et comme je le rappellerai brièvement plus loin, le plagiat, une notion aux multiples facettes et qui varie selon les contextes, est conçu comme un effacement de la mémoire, agissant à l'inverse de la tradition qui, par définition, transmet le souvenir du passé¹².

1.2. Le plagiat, un vol « camouflé » en création artistique

Ni en grec ni en latin il n'existe un terme spécifique pour exprimer le plagiat, qui est rendu simplement par le mot « vol », κλοπή (et les termes appartenant à la même famille comme κλέπτης, κλέπτω, ὑποκλέπτω) et *furtum* (*fur* etc.), ou par les verbes « transposer, recopier » (μεταγράφω, μεταφέρω, μετατίθημι) ; une autre catégorie de vocables reprend la métaphore de la guerre (ἀποσυλλάω, σπάω, σφετερίζω). Dans les contextes de controverses, l'emploi de cette métaphore est fort significatif. Comme le souligne Marylin Randall :

Au moins depuis les Latins, la traduction, l'imitation et éventuellement le plagiat sont figurés en termes de conquête, de colonisation et plus récemment d'impérialisme culturel. Cette figure ancienne, à la fois l'une des plus stables et l'une des plus malléables, permet d'ériger le plagiat littéraire non pas comme délit mais plutôt comme arme de guerre dans une lutte de pouvoir entre instances concurrentielles à l'intérieur de l'institution littéraire, autant à ses débuts que dans ses développements ultérieurs et sous sa forme actuelle¹³.

Sans entrer dans la question des épisodes historiques d'usurpation d'ouvrages d'autrui, rendus possible surtout à cause des modalités de production et de commerce des livres, dont les sources grecques et

12. G. Aragione, « Aspetti ideologici della nozione di plagio nell'antichità classica e cristiana ».

13. M. Randall, « Le plagiat et le pouvoir : quatre siècles de luttes littéraires », p. 153-154.

romaines conservent de nombreux témoignages¹⁴, il importe de relever que pour les Anciens le plagiat n'est pas simplement un larcin, mais qu'il se manifeste notamment comme une opération de camouflage, parce que le plagiaire apporte des changements qui « cachent » sa véritable source. Dans le cas du plagiat littéraire, le « vol » n'interroge pas seulement des instances éthiques, mais met aussi en cause des valeurs esthétiques. Martial apporte, encore une fois, un témoignage précieux :

Tu as glissé dans mes œuvres, Fidentinus, une page de toi, une seule, mais une page qui porte indubitablement la marque de son auteur et aux yeux de tous convainc ton œuvre d'un vol manifeste. C'est ainsi que, mêlant à elles son grossier tissu, la cape graisseuse du Lingon souille par son contact les robes de ville au violet pourpre ; ainsi les vases de terre d'Arretium insultent aux coupes de cristal ; ainsi le noir corbeau, égaré par hasard sur les rives du Caystre, paraît au milieu des cygnes de Lédæ un objet de risée ; ainsi quand un bois sacré retentit des notes variées de l'oiseux de l'Attique, une pie impudente vient troubler les plaintes de la compatriote de Cécrops. Mes livres n'ont besoin ni de témoin ni de juge : ta page se dresse contre toi et te dit en face : « Tu es un voleur. »¹⁵

Au delà de la sagacité du poète, le rapport entre ce que nous appelons plagiat et le principe de l'*imitatio* ne va pas de soi. Un passage de la *Leçon de philologie* de Porphyre, conservé par Eusèbe de Césarée, est très instructif ; l'historien Théopompe, accusé d'avoir plagié, entre autres, Isocrate et Andron, dissimulait son larcin en changeant les noms des personnages et des lieux ; il s'est approprié aussi des morceaux de Xénophon, mais en les abîmant, car « il en a fait un récit mort, figé, inopérant »¹⁶ ; il se montre donc « lent, hésitant, timoré, et détruit l'animation et la vie de Xénophon »¹⁷. Théopompe est alors qualifié de « paresseux » (ἀργότερος), à la manière des autres plagiaires, comme Ephore et Ménandre¹⁸. C'est ici que, me semble-t-il, il faudrait repérer une forme de théorisation de la ligne de démarcation entre le plagiat et l'*imitatio*. L'auteur du traité *Du*

14. T. Kleberg, « Commercio librario ed editoria nel mondo antico ».

15. Martial, *Epigrammes*, I, 53.

16. Eusèbe de Césarée, *Préparation évangélique*, X, 3, 10.

17. *Ibid.*, X, 3, 11.

18. *Ibid.*, X, 3, 12.

Sublime l'affirme clairement : alors que l'imitation (μίμησις) et l'émulation (ζήλωσις), les principes qui doivent guider tout écrivain digne de ce nom, impliquent toujours un travail constant d'assimilation des modèles du passé, accompagné d'un effort de réélaboration personnel qui donne comme résultat un rapport actif avec les grands auteurs, la κλοπή (le *furtum*) est une reprise passive, stérile, laquelle, justement par le fait qu'elle « cache » sa source, nie l'autorité du passé¹⁹. C'est pourquoi l'on peut en déduire que tout discours sur le plagiat sous-entend une allusion à la tradition, dans son sens le plus large.

2. *Le savoir transmis par voie de succession*

2.1. *Les Successions des philosophes*

Lorsque les Grecs commencèrent à réfléchir sur l'origine de la philosophie, ils voulurent imaginer un développement, cohérent et progressif, caractérisant leur propre civilisation. Déjà Aristote, au début de sa *Métaphysique*, « construit » une sorte d'histoire de la philosophie, des Ioniens jusqu'aux philosophes de son temps, dans laquelle ses prédécesseurs n'ont fait que préparer le terrain à son propre système philosophique, qui représente en quelque sorte l'aboutissement naturel de toute la pensée précédente. Ce caractère de « construction » apparaît clairement dans un groupe d'écrits appartenant au genre littéraire des « Successions des philosophes » (Διαδοχαί τῶν φιλοσόφων), qui établit des filiations entre les philosophes d'une même école ou entre les différentes écoles philosophiques, sur la base du rapport maître-disciple du point de vue institutionnel (à savoir la succession des scholarques) aussi bien que des affinités doctrinales (disciples « indirects »)²⁰. Né à l'époque hellénistique, ce type d'ouvrage répond au besoin de systématisation typique de la période alexandrine. Il ne nous reste que des fragments,

19. Pseudo-Longin, *Du sublime*, 13. Cf. G. Aragione, « Aspetti ideologici della nozione di plagio nell'antichità classica e cristiana », p. 7-9. Des distinctions analogues se retrouvent chez les auteurs latins : cf. par exemple Cicéron, *Brutus*, 76 ; Sénèque le Rhéteur, *Suasoires*, III, 7.

20. R. Giannattasio Andria, *I frammenti delle « Successioni dei filosofi »*, p. 15-28.

conservés surtout par Diogène Laërce et Athénée²¹, mais qui suffisent à nous donner une idée de leur structure et de leur contenu, combinant éléments biographiques et doxographiques. Ce qui importe de souligner ici, c'est que les auteurs de ces ouvrages ont des orientations idéologiques précises, en vertu desquelles ils modifient leurs données ; par exemple, ils établissent des liens entre philosophes ou au contraire les dissipent, ils valorisent ou minimisent tel ou tel aspect ou le rôle de tel ou tel philosophe ou encore acceptent une version au détriment d'une autre²². L'un des auteurs le mieux connu est Alexandre de Milet, surnommé Polyhistor en raison de la quantité d'ouvrages composés et de l'ampleur de son érudition. Il fut amené à Rome comme esclave à l'époque de la guerre contre Mithridate et ensuite affranchi peut-être lors de la dictature de Sylla (82-79 av. J.-C.)²³. Diogène Laërce cite un long extrait de ses *Successions des philosophes* (*Vies* VIII, 24-36), dans lesquels Alexandre présente Pythagore comme disciple de Zoroastre et des sages orientaux. Selon Rosa Giannattasio Andria, le Polyhistor, qui vivait à Rome au moment de l'essor du néo-pythagorisme, poursuivait le but de détacher ce philosophe de la tradition grecque et de l'isoler pour accroître le mystère dont ce personnage était déjà depuis longtemps entouré ; dans un autre fragment, toujours conservé par Diogène Laërce (*Vies* II, 19), Alexandre affirmait que Socrate était disciple de Damon, un personnage lié aux milieux pythagoriciens : il est évident que, poussé par sa sympathie pour Pythagore, l'auteur essaie de rattacher Socrate, et par conséquent toutes les écoles socratiques, au philosophe de Samos²⁴. Il établit donc une sorte de filiation : Zoroastre (sagesse orientale) – Pythagore – Socrate (bien que de manière indirecte). Cet exemple est emblématique de la manière dont, par la « construction » d'une succession de maîtres-élèves, on crée une lignée de transmission du savoir qui non seulement classe les philosophes à l'intérieur d'une tradition interne à la culture

21. La tradition directe se limite à quelques fragments de la *Síntaxis tôn philosóphôn* de Philodème. Les *Vies et doctrines des philosophes illustres* de Diogène Laërce appartiennent en partie à ce genre littéraire.

22. R. Giannattasio Andria, *I frammenti delle « Successioni dei filosofi »*, p. 19 : « La formazione ideologica e le simpatie filosofiche dell'autore condizionano in maniera assai sensibile la sua opera, cui è perciò sottesa una fitta trama di rapporti culturali ».

23. Pour une première orientation sur cet auteur, voir R. Goulet, « Alexandre de Milet, dit Polyhistor ».

24. R. Giannattasio Andria, *I frammenti delle « Successioni dei filosofi »*, p. 120-121.

grecque, mais propose aussi une réponse à la question des rapports entre civilisations.

C'est justement à l'époque hellénistique que ce thème, le « challenge » Homère-Moïse²⁵, connaît un véritable essor, grâce notamment aux auteurs appartenant au judaïsme hellénistique : en effet, d'abord les auteurs juifs et ensuite les chrétiens discutent avec leurs interlocuteurs païens pour établir qui a « inventé » la philosophie, c'est-à-dire quand et par le biais de qui est née la civilisation dans laquelle ils vivent. L'antériorité de la sagesse barbare (à savoir juive) sur la sagesse grecque s'appuie sur la démonstration chronologique d'après laquelle Moïse a vécu bien avant Homère et les autres savants grecs. Ce sont donc ces derniers qui ont « plagié » la Loi mosaïque. Parmi les « plagiaires » figurent Pythagore et Platon, dont les sources grecques avaient déjà mentionné les voyages en Egypte – la terre de l'exile pour les Juifs – et les conversations avec les prêtres égyptiens. D'ailleurs, même un penseur comme Numénios, né en Syrie et probablement influencé par la pensée orientale, se demandait : « qu'est-ce en effet que Platon, sinon un Moïse qui parle attique ? » (fr. 8).

2.2. Platon plagiaire ?

En réalité, les accusations contre Platon étaient répandues même chez les auteurs grecs et semblent remonter déjà à l'époque de l'Ancienne Académie : Proclus, dans son *Commentaire sur le Timée* (I, 76), rapporte un témoignage de Crantor, selon lequel les contemporains de Platon prétendaient que celui-ci n'avait pas inventé le système politique décrit dans sa *République*, mais qu'il avait copié les institutions des Égyptiens. Colotes de Lampsaque accusait Platon d'avoir plagié Zoroastre à propos du mythe de Er (*ap.* Clément d'Alexandrie, *Stromates* V, 14, 103, 2-3).

Dans une contribution de 1993, Luc Brisson a étudié trois autres groupes de sources, Athénée (*Deipnosophistes*, XI, 507e, 508c-d), Diogène Laërce (*Vies* III, 9-18) et Porphyre (chez Eusèbe, *Préparation évangélique*, X, 3), tous du III^e siècle apr. J.-C., mais qui s'appuient sur des auteurs

25. J. Pépin, « Le “ challenge ” Homère-Moïse aux premiers siècles chrétiens » ; voir aussi A. J. Droge, *Homer or Moses ?* ; D. Ridings, *The Attic Moses. The Dependency Theme in Some Early Christian Writers* ; M. Alexandre, « Apologétique judéo-hellénistique et premières apologies chrétiennes ».

antérieurs, antiplatoniciens, actifs entre la fin du iv^e siècle et le début du iii^e siècle av. J.-C. : Alcimos de Sicile, Douris de Samos, Aristoxène de Tarente, Satyros (sources de Diogène Laërce) et probablement l'historien Théopompe de Chios (source d'Athénée). Les « victimes » du plagiat de Platon seraient les poètes (surtout Homère) et les philosophes, aussi bien ceux qui l'ont précédé que ses contemporains. Deux exemples suffiront à illustrer la nature de ces accusations : selon Aristoxène de Tarente, disciple du pythagoricien Xénophile et ensuite d'Aristote, Platon aurait plagié la doctrine de Démocrite et, pour éviter d'être découvert, aurait voulu faire brûler tous les écrits du philosophe qu'il avait réussis à rassembler (Diogène, *Vies* IX, 40) – la volonté de faire disparaître les traces de Démocrite a peut-être poussé Diogène Laërce à se demander pourquoi Platon ne le cite jamais (*Vies* III, 25) ; l'autre victime illustre serait Pythagore, dont l'Athénien aurait reproduit, entre autres, les doctrines à propos de l'opposition entre le sensible et l'intelligible et de la réminiscence ; le larcin aurait eu lieu en partie par Epicharme, poète et disciple de Pythagore, en partie en recopiant un texte pythagoricien (employé pour écrire le *Timée*)²⁶.

Les conclusions de Luc Brisson sont particulièrement éclairantes pour notre sujet, car les sources, appartenant à des courants antiplatoniciens (aristotéliens ou épicuriens), nous placent dans un contexte de controverse :

Pour qui était confronté à une doctrine philosophique rivale, deux attitudes étaient possibles : le rejet pur et simple ou l'annexion. Le plagiat fournissait un instrument pouvant servir dans les deux cas. Le plagiat permettait de dévaloriser complètement une doctrine en montrant qu'elle n'était qu'une pâle imitation d'une autre, une autre qu'en principe elle aurait dû combattre [...]. Mais le plagiat permettait aussi d'annexer une philosophie à une autre en deux étapes : d'abord on dévalorisait la seconde en la présentant comme une copie de la première ; ensuite on incorporait la seconde à la première en insistant sur sa ressemblance avec elle. L'exemple le plus intéressant de cette attitude est la démarche qui consiste à faire du Platonisme un succédané du Pythagorisme²⁷.

26. Pour d'autres anecdotes, voir L. Brisson, « Les accusations de plagiat lancées contre Platon », p. 348-351.

27. *Ibid.*, p. 355.

Cette analyse montre bien que les accusations de plagiat ont une portée idéologique précise et sont des arguments majeurs dans les controverses entre écoles rivales, comme on le verra aussi à propos des auteurs chrétiens des II^e et III^e siècles.

3. *L'emploi des notions de tradition et de plagiat chez les auteurs chrétiens*

3.1. La *diadoché* de la vérité opposée à la *diadoché* de l'erreur

La notion de « tradition » (παράδοσις) a une valeur majeure dans le processus de formation du christianisme des premiers siècles : elle indique l'ensemble de la prédication et de l'enseignement qui se réfère à Jésus et aux apôtres ; les écrits pauliniens, les évangiles, les épîtres deutéro-pauliniennes et catholiques prétendent transmettre fidèlement la tradition de l'autorité apostolique au nom de laquelle ils sont composés²⁸. Après la disparition de la génération des apôtres et de leurs disciples, les communautés chrétiennes, qui se diversifient en plusieurs courants et ne sont pas unies entre elles par une instance centrale, ressentent la nécessité de fonder leur autorité en la faisant remonter à Jésus dont ils prétendent descendre par voie de succession (διαδοχή). La Grande Eglise aussi bien que les courants gnostiques font recours à ce type de procédé, quoiqu'en suivant des voies différentes. Ces derniers en effet se réfèrent à une tradition apostolique autre que celle de l'Eglise.

Un auteur gnostique de la seconde moitié du II^e siècle, Ptolémée, appartenant à l'école valentinienne, clôt son *Epître à Flora*, une sorte d'ouvrage introductif centré sur le problème de l'interprétation de la loi juive, par ces mots :

Si Dieu le permet, vous recevrez plus tard des éclaircissements plus précis sur leur principe et leur naissance (il se réfère aux principes de l'origine du monde), quand vous aurez été jugée digne de connaître la tradition des apôtres, tradition que, nous aussi, nous avons reçue par voie de succession²⁹.

28. W. Rordorf, « Tradition ».

29. Ptolémée, *Epître à Flora*, 7, 9, trad. G. Quispel : ἀξιουμένη τῆς ἀποστολικῆς παραδόσεως, ἣν ἐκ διαδοχῆς καὶ ἡμεῖς παρειλήφαμεν.

La tradition apostolique à laquelle il fait ici allusion remonterait, selon le témoignage de Clément d'Alexandrie (*Stromates* VII, 17, 106, 4), à Theudas, disciple de Paul. Les Valentiniens auraient donc construit la généalogie : Paul – Theudas – Valentin – école valentinienne, en vertu de laquelle les termes παράδοσις et διαδοχή, ainsi que le verbe παραλαμβάνειν, acquièrent un sens technique précis. Il en est de même pour une autre école gnostique, celle de Basilide, qui construit la succession : Pierre, Glaucias, Basilide (Ps.-Hippolyte, *Réf.* VII, 20, 1). Ce qui caractérise ces traditions et ces successions est le fait d'être basées, il est vrai, sur une tradition apostolique (qui remonterait à Pierre ou à Paul), mais par un enseignement ésotérique, transmis oralement de maître à disciple.

Tout au long des II^e et III^e siècles, donc, la compétition entre gnostiques et auteurs ecclésiastiques s'exprime sur le plan littéraire à travers la rédaction de traités visant à démolir la « construction » identitaire des adversaires. Il s'agit des *Traité contre toutes les hérésies* composés par Justin (autour de 150), Irénée (dans les années 80 du II^e siècle) et un auteur dont l'identité est discutée, mais que par commodité nous appellerons Ps.-Hippolyte (v. 220-230). Pour combattre les instances gnostiques, ces auteurs recourent aux notions de « tradition » et de « plagiat », qu'ils retrouvent dans la littérature profane.

Tout d'abord, ils expliquent l'origine et le développement de leurs adversaires en reprenant le modèle des *Successions des philosophes* : ils « construisent » en effet une chaîne d'hérésiarques, qui incarne une *diadoché* de l'erreur ; chaque hérésiarque, dont le plus ancien est Simon le Mage, est lié à son prédécesseur par un rapport de maître-disciple et fonde à son tour une secte (*haírēsis*). La stratégie hérésiologique, « inventée » très probablement par Justin, consiste dans le fait de soustraire à ces groupes le nom de chrétiens pour leur donner le nom de leur fondateur (Justin, *Dialogue avec Tryphon* 35, 6) :

Parmi eux, certains sont appelés Marcionites, d'autres Valentiniens, d'autres Basilidiens, d'autres Saturniliens, chacun prenant un nom ou un autre d'après le fondateur de leur système, de la même manière que tout homme qui pense philosopher [...] croit devoir, d'après le père de son système, porter le nom de philosophie qu'il professe.

Ainsi faisant, Justin montre l'origine humaine (bien qu'inspirée par le diable) et non divine de ces prétendus chrétiens³⁰. La démarche hérésiologique de Justin est développée par Irénée de Lyon qui, à cette *diadoché* de l'erreur, oppose la *diadoché* de la vérité, à travers la rédaction de listes de successeurs épiscopaux, les seuls et vrais garants de la tradition qui permet de remonter au message de Jésus (*Contre les hérésies* III, 3, 1-2)³¹ :

Ainsi donc, la Tradition des Apôtres, qui a été manifestée dans le monde entier, c'est en toute Eglise qu'elle peut être perçue par tous ceux qui veulent voir la vérité. Et nous pourrions énumérer les évêques qui furent établis par les apôtres dans les Eglises et leurs successeurs jusqu'à nous [...]. Mais comme il serait trop long, dans un ouvrage tel que celui-ci, d'énumérer les successions de toutes les Eglises, nous prendrons seulement l'une d'entre elles, Eglise très grande, très ancienne et connue de tous, que les deux très glorieux apôtres Pierre et Paul fondèrent et établirent à Rome ; en montrant que la Tradition qu'elle tient des apôtres et la foi qu'elle annonce aux hommes sont parvenues jusqu'à nous par des successions d'évêques, nous confondrons tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, ou par infatuation, ou par vaine gloire, ou par aveuglement et erreur doctrinale, constituent des groupements illégitimes : car avec cette Eglise, en raison de son origine plus excellente, doit nécessairement s'accorder toute Eglise, c'est-à-dire les fidèles de partout, – elle en qui toujours, au bénéfice de ces gens de partout, a été conservée la Tradition qui vient des Apôtres.

Comme l'a montré Enrico Norelli, Irénée doit combattre contre la tradition orale des gnostiques, porteuse des critères herméneutiques par lesquels ces groupes lisaient les Ecritures et qui permettaient leur auto-légitimation. C'est pourquoi il exploite l'idée de la succession épiscopale comme la seule garante de la doctrine orthodoxe ; il élabore ainsi « un nouveau système, où le contenu de la prédication apostolique était essentiellement confié à des écrits, et aussi bien le nombre que l'interprétation

30. A. Le Boulluec, *La notion d'hérésie dans la littérature grecque : II^e-III^e siècles*, vol. I, p. 36-91.

31. En réalité, déjà Hégésippe, auteur d'*Hypomnemata* en cinq livres, avait établi une succession (διαδοχή) d'évêques romains jusqu'à Anicet, dont Eleuthère était diacre ; « Soter, écrit-il, a succédé (διαδέχεται) à Anicet et, après lui, il y a eu Eleuthère. Dans chaque succession (ἐν ἐκάστη διαδοχῇ) et dans chaque ville, il en est comme le prêchent la Loi, les prophètes et le Seigneur » (Eusèbe de Césarée, *La préparation évangélique*, IV, 22, 3).

de ces derniers étaient légitimés par leur conformité à une “règle de la vérité”, portée et garantie officiellement par les responsables des églises locales et en particulier par celle de Rome»³². A l'action de ces «groupements illicites», se référant à une tradition secrète, Irénée oppose la succession épiscopale, dont il valorise le caractère public. Or c'est justement dans l'opposition entre «secret, caché» et «public, manifeste» que l'accusation de plagiat joue un rôle important.

3.2. Les hérétiques, des plagiaires des philosophes grecs?

Pour les Anciens, le plagiaire est une personne qui non seulement «vole» les paroles ou les idées des autres, mais qui modifie (souvent en l'abîmant) sa source, la dissimule, la cache par des stratagèmes diversifiés. C'est exactement l'argument qu'Irénée et le Ps.-Hippolyte avancent contre les hérétiques. En voici quelques exemples.

Pour Irénée les principes de la doctrine valentinienne ne sont que des copies, frauduleuses, des conceptions exprimées par les poètes et les philosophes grecs; leur cosmologie, par exemple, tire son origine des fables d'Aristophane: «c'est en s'appropriant cette fable (*ipsi adsumentes sibi fabulam*) que les Valentiniens ont échafaudé leur traité d'histoire naturelle, se bornant à changer les noms des dieux et exposant la même genèse et la même émission de toute chose»³³; ainsi faisant, accuse Irénée: «ils affirment être seuls à connaître des mystères ineffables et inconnus. En réalité, ce qui partout, sur des scènes de théâtre, est débité par des comédiens en de brillantes tirades, ils l'accrochent à leur système – ou, pour mieux dire, c'est aux mêmes fables qu'ils empruntent leur enseignement, se bornant à modifier les vocables»³⁴. Ce qui nous intéresse davantage est la manière dont Irénée décrit le procédé de ces prétendus chrétiens:

Non seulement [ils] sont convaincus de présenter comme étant leur bien propre ce qui se trouve chez les poètes comiques, mais, ce qui a été dit par tous ces gens qui ignorent Dieu et qu'on appelle philosophes, ils l'ont rassemblé, l'ont cousu ensemble en une sorte de centon

32. E. Norelli, «Papias de Hieropolis a-t-il utilisé un recueil “canonique” des quatre évangiles?», p. 84-85.

33. *Contre les hérésies* II, 14, 1.

34. *Ibid.*

fait de multiples et misérables lambeaux et se sont fabriqué ainsi, à grand renfort de subtilités, un extérieur mensonger : la doctrine qu'ils apportent est nouvelle, car elle a été élaborée présentement avec un art nouveau, mais n'en est pas moins vieille et bonne à rien, puisqu'elle est cousue de vieilles croyances n'exhalant qu'ignorance et négation de Dieu³⁵.

Anaxagore, Démocrite, Epicure, Pythagore : voici les véritables maîtres des Valentiniens, qui « grâce à un simple changement de mot, peuvent se vanter d'être les inventeurs et les créateurs de ce qui n'est qu'une fiction de leur imagination » (II, 14, 3). A ce point, Irénée ajoute encore une remarque qui qualifie nettement la nature plagiaire des hérétiques : ils n'ont apporté rien de nouveau par rapport aux mythes grecs ou aux fausses doctrines des philosophes (II, 14, 5). Les Valentiniens, plagiaires, s'avèrent – pourrait-on dire – « paresseux, oisifs », comme Théopompe ou Ephore ou Ménandre, cités par Porphyre, avec toutefois une différence substantielle, à savoir que le « nouveau », pour Irénée, est l'annonce de Christ auquel ils auraient dû adhérer au lieu de rester ancrés dans le mensonge :

Voici donc ce que nous dirons à l'adresse des Valentiniens : Tous ces gens dont nous venons de parler et dont il est prouvé que vous partagez les idées, ont-ils, oui ou non, connu la vérité ? S'ils l'ont connue, superflue était la descente du Sauveur en ce monde. Car pourquoi fût-il descendu ? Pour faire connaître la vérité à des hommes qui la connaissaient déjà ? Et s'ils ne l'ont pas connue, comment, tout en partageant les idées de gens qui n'ont pas connu la vérité, pouvez-vous vous vanter d'être les seuls à posséder la « gnose » supérieure à tout, puisque même des gens qui ignorent Dieu la possèdent ? C'est donc que, usant d'antiphrase, ils appellent « gnose » l'ignorance de la vérité, et Paul a bien raison de parler de « nouveautés de mots » et de « gnose au nom menteur » (cf. 1 *Tim.* 6 : 20), car leur gnose s'est bel et bien révélée mensongère³⁶.

Le Ps.-Hippolyte, quant à lui, fait un usage systématique de l'accusation de plagiat : tout son ouvrage est une sorte de comparaison entre doctrines païennes et doctrines hérétiques, dans le but de faire ressortir le caractère plagiaire de ces dernières. En VII, 20, il rapporte que « Basilide et

35. *Ibid.*, II, 14, 2.

36. *Ibid.*, II, 14, 7.

Isidore, son propre fils et son disciple, prétendent avoir reçu de Matthias des doctrines secrètes que le Seigneur aurait révélées à cet apôtre dans des entretiens particuliers». On y retrouve le schéma qu'on vient d'esquisser : une succession linéaire (Jésus, Matthias, Basilide, Isidore) et ésotérique (par le contenu de l'enseignement et les modalités de sa transmission). Mais le Ps.-Hippolyte en dévoile la duperie : en réalité, explique-t-il, ce que Basilide affirme être la doctrine reçue de Matthias n'est autre chose que la doctrine aristotélécienne camouflée sous d'autres termes :

Les Basilidiens se sont approprié la doctrine des péripatéticiens et abusent de la simplicité du troupeau qui les suit. Car Aristote, antérieur de bien des générations à Basilide, a, longtemps avant celui-ci, traité des homonymes dans ses *Catégories*; et c'est cette doctrine d'Aristote que les Basilidiens expliquent comme quelque chose d'original et de nouveau tiré des enseignements secrets de Matthias³⁷.

Dans sa récente contribution sur la notion d'apocryphe dans l'argumentation de la *Réfutation*, Daniel Bertrand a bien mis en évidence les mots-clé de cet ouvrage et la différence du registre linguistique employé à propos des hérétiques (cacher, dissimuler, voler, piller) et à propos de l'intervention de l'hérésiologue lui-même (mettre à nu, exposer, divulguer, produire au grand jour)³⁸. Le savant montre que pour cet auteur « l'hérétique est caractérisé par sa dissimulation, par le fait qu'il tient ses sources secrètes »³⁹; « de façon symétrique, l'hérésiologue se donne pour tâche de faire connaître ce que l'hérétique veut maintenir secret » : à savoir le fait qu'il n'a pas reçu une doctrine originale, mais qu'il n'a fait que voler les doctrines courantes dans le monde grec, en changeant quelques termes et en les présentant comme des révélations divines⁴⁰.

37. Pseudo-Hippolyte de Rome, *Philosophumena*, VII, 20.

38. D. A. Bertrand, « La notion d'apocryphe dans l'argumentation de la *Réfutation de toutes les hérésies* ».

39. *Ibid.*, p. 134.

40. Sur le rôle de la notion de plagiat dans cet ouvrage, cf. G. Aragione, « Le Prologue de la *Refutatio* et la question du genre littéraire de l'œuvre ».

Remarques conclusives

De ces quelques exemples, il me semble pouvoir conclure que, dans les contextes de controverse, les accusations de plagiat sont des constructions idéologiques qui visent d'un côté à délégitimer l'adversaire, de l'autre côté à s'autolégitimer. Le message de l'accusateur en effet n'est pas seulement de dénoncer l'autre comme « voleur », mais de signifier qu'il n'est pas ce qu'il prétend être : Fidentinus n'est pas un véritable poète, Théompompe ou Ephore ne sont pas de vrais historiens, Platon n'est pas le philosophe qu'il veut faire croire, les Valentiniens ou les Basilidiens ne sont pas des chrétiens.

Evidemment, il faut tenir compte des différences entre les auteurs, des contextes historico-culturels dans lesquels ils écrivent et des buts qu'ils se proposent : par exemple, les accusations qu'au V^e siècle se lançaient réciproquement les auteurs de comédies appartiennent en réalité, comme l'a montré Maurizio Sonnino, à un système « d'insultes ritualisées » par lequel celui qui accuse déclare de manière implicite qu'il a bien rempli cette exigence et décrie explicitement le sérieux de l'adversaire qui, en reproduisant des pièces déjà représentées, ne respecte pas la règle principale de la comédie, à savoir présenter une idée « nouvelle »⁴¹.

Lorsqu'ils accusent les hérétiques d'être des plagiaires, les auteurs chrétiens emploient en connaissance de cause un instrument polémique qui a une longue histoire ; en montrant que leurs adversaires sont des voleurs, des imposteurs qui n'ont rien apporté de nouveau sur le plan de la connaissance et de la vérité, en les situant dans la tradition grecque, ils les délégitiment en tant que chrétiens ; en même temps, en dévoilant leur ruse, Irénée, le Ps.-Hippolyte, ainsi que d'autres auteurs comme Clément d'Alexandrie⁴², suggèrent implicitement qu'ils agissent autrement, car, eux, appartiennent à la seule et vraie Eglise qui transmet la véritable *parádosis* du Christ. Les modalités par lesquelles les hérétiques accomplissent leurs mystifications sont typiques des plagiaires : de la copie « masquée » par le changement des noms à la combinaison d'éléments disparates pour éviter le repérage des sources. Le secret dont ils entourent leur enseignement est une autre astuce pour empêcher de

41. M. Sonnino, « L'accusa di plagio nella commedia attica antica ».

42. G. Aragione, « L'amor proprio dei Greci e la ricerca del vero maestro (Clemente d'Alessandra, *Stromati* VI, 2, 5-27) ».

découvrir la vérité. Les hérésiologues se proposent alors d'aider ceux qui sont restés victimes de ces faux chrétiens afin qu'ils ouvrent les yeux. Leur méthode, qui consiste essentiellement en la comparaison entre éléments tirés des sources païennes et des sources hérétiques, est comparable à celle des philologues alexandrins qui, grâce à leur compétence et à travers la comparaison textuelle des auteurs incriminés, dressaient des traités intitulés *Περὶ κλοπῆς*⁴³.

Pour conclure, j'aimerais rappeler un épisode – qui me semble emblématique de ce qui a été présenté jusqu'ici – dont le protagoniste est Aristophane de Byzance, le célèbre bibliothécaire d'Alexandrie et auteur, entre autres, des *Extraits parallèles* où il a confronté les comédies de Ménandre et celles de ses modèles. Dans la préface du septième livre du *De architectura*, Vitruve raconte que lors d'une compétition poétique à Alexandrie, Aristophane, qui faisait partie du jury, fut le seul à se prononcer, contre la décision prise par le roi et les autres jurés, en faveur de celui qu'ils avaient le moins apprécié :

Il révéla qu'un seul des concurrents était poète ; les autres avaient lu des morceaux dont ils n'étaient pas les auteurs. Or le devoir des juges était d'apprécier non pas des vols, mais des œuvres. Le peuple s'étonnait, le roi hésitait : Aristophane, sûr de sa mémoire, fit sortir d'armoires qu'il indiqua un grand nombre de volumes, et, en les comparant avec les morceaux qui avaient été lus, força les plagiaires eux-mêmes à reconnaître leur faute. Aussi le roi ordonna-t-il qu'on les inculpât de vol, et, après condamnation, il les renvoya couverts d'opprobres ; quant à Aristophane, il le combla d'immenses faveurs et lui confia la direction de la bibliothèque⁴⁴.

Gabriella ARAGIONE
Université de Strasbourg

43. *Id.*, « Le prologue de la *Refutatio* et la question du genre littéraire de l'œuvre ».

44. Vitruve, *De l'architecture*, VII, 7. Je remercie infiniment M. Christophe Guignard qui a corrigé mon français.

BIBLIOGRAPHIE

Textes

- ATHÉNÉE, *Les Deipnosophistes*, texte établi et traduit par Alexandre Marie Desrousseaux, Paris, Les Belles Lettres, 1956.
- CICÉRON, *Brutus*, texte établi et traduit par Jules Meutha, Paris, Les Belles Lettres, 1973.
- CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, V, introduction, texte critique et index par Alain Le Boulluec, traduction Pierre Voulet, Paris, Cerf, 1981.
- , *Stromates*, VII, introduction, texte critique, traduction et notes par Alain Le Boulluec, Paris, Cerf, 1997.
- DIOGÈNE LAËRCE, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, traduction française sous la direction de Marie-Odile Goulet-Cazé, Paris, LGS, 2006.
- EUSÈBE DE CÉSARÉE, *La préparation évangélique, Livres VIII-IX-X*, introduction, traduction et notes par Guy Schroeder et Edouard Des Places, Paris, Cerf, 1991.
- (PSEUDO) HIPPOLYTE DE ROME, *Philosophumena ou Réfutation de toutes les hérésies*, traduction par Auguste Siouville, Paris, Les Editions Rieder, 1928.
- IRÉNÉE, *Contre les hérésies. Dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur*, traduction par Adelin Rousseau, Paris, Cerf, 1984.
- JUSTIN, *Dialogue avec Tryphon*, édition et traduction par Philippe Bobichon, Fribourg, Academic Press Fribourg, 2003.
- MARTIAL, *Epigrammes*, traduction par H. J. Izaac, Paris, Les Belles Lettres, 1969.
- NUMÉNIUS, *Fragments*, texte établi et traduit par Edouard Des Places, Paris, Les Belles Lettres, 1973.

- PROCLUS, *Commentaire sur le Timée*, t. I, l. I, traduction et notes par André-Jean Festugière, Paris, Vrin, 1966.
- PSEUDO-LONGIN, *Du sublime*, texte établi et traduit par Henri Lebègue, Paris, Les Belles Lettres, 1939.
- PTOLÉMÉE, *Épître à Flora*, analyse, texte critique, traduction, commentaire et index par Gilles Quispel, Paris, Cerf, 1966.
- SÉNÈQUE LE RHÉTEUR, *Controverses et suasoires*, traduit du latin par Henri Bornecque et Jacques-Henri Bornecque, Paris, Aubier, 1992.
- VITRUVÉ, *De l'architecture*, texte établi et traduit par Bernard Liou et Michel Zuinghedau, commenté par Marie-Thérèse Cam, Paris, Les Belles Lettres, 1995.

Etudes

- ALEXANDRE, Monique, « Apologétique judéo-hellénistique et premières apologies chrétiennes », in *Les apologistes chrétiens et la culture grecque*, édés Bernard Pouderon et Joseph Doré, Paris, Beauchesne, 1998, p. 1-40.
- ARAGIONE, Gabriella, « Aspetti ideologici della nozione di plagio nell'antichità classica e cristiana », in *Cristianesimi nell'antichità: fonti, istituzioni, ideologie a confronto*, a cura di Alberto D'Anna e Claudio Zamagni, Zurich/New York, Olms, 2007, p. 1-15.
- , « L'amor proprio dei Greci e la ricerca del vero maestro (Clemente d'Alessandria, *Stromati* VI, 2, 5-27) », in *Poussières de christianisme et de judaïsme antiques. Etudes réunies en l'honneur de Jean-Daniel Kaestli et Eric Junod*, édés Albert Frey et Rémi Gounelle, Prahins, Editions du Zèbre, 2007, p. 41-59.
- , « Le Prologue de la *Refutatio* et la question du genre littéraire de l'œuvre », in *Des évêques, des écoles et des hérétiques. Actes du Colloque international sur la « Réfutation de toutes les hérésies », Genève, 13-14 juin 2008*, édés Gabriella Aragione et Enrico Norelli, Prahins, Editions du Zèbre (à paraître).
- BÉNABOU, Marcel, *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres*, Paris, Hachette, 1986.
- BERTRAND, Daniel A., « La notion d'apocryphe dans l'argumentation de la *Réfutation de toutes les hérésies* », in *Apocryphité. Histoire d'un*

- concept transversal aux religions du livre. En hommage à Pierre Geoltrain*, éd. Simon Claude Mimouni, Turnhout, Brepols, 2002, p. 131-140.
- BRISSON, Luc, « Les accusations de plagiat lancées contre Platon », in *Contre Platon*, vol. 1 : *Le platonisme dévoilé*, éd. Monique Dixsaut, Paris, Vrin, 1993, p. 339-356.
- CHAUDENAY, Roland de, *Les plagiaires. Le Nouveau Dictionnaire*, Paris, Perrin, 2001.
- CHROUST, Anton-Hermann, « Charges of Philosophical Plagiarism in Greek Antiquity », *The Modern Schoolman*, 38 (1961), p. 219-237.
- DROGE, Arthur J., *Homer or Moses? Early Christian Interpretations of the History of Culture*, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1989.
- GAFFIOT, Félix, *Dictionnaire Latin-Français*, nouvelle édition revue et augmentée sous la direction de P. Flobert, Paris, Hachette, 2000.
- GENETTE, Gérard, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Editions du Seuil, 1982.
- GIANNATTASIO ANDRIA, Rosa, *I frammenti delle « Successioni dei filosofi »*, Napoli, Arte Tipografica, 1989.
- GOULET, Richard, « Alexandre de Milet, dit Polyhistor », in *Dictionnaire des philosophes antiques*, éd. Richard Goulet, Paris, Editions du CNRS, 1989, vol. 1, p. 144-145.
- HARTJE, Hans, « Le “plagiat par anticipation” : enjeux et effets », in *Le plagiat littéraire*, éd. Hélène Maurel-Indart, Tours, Université François Rabelais, 2002, p. 197-204 (Littérature et nation 27).
- KLEBERG, Tönnies, « Commercio librario ed editoria nel mondo antico », in *Libri, editori e pubblico nel mondo antico. Guida storica e critica*, a cura di Guglielmo Cavallo, Roma, Laterza, 1977, p. 27-80.
- LE BOULLUEC, Alain, *La notion d'hérésie dans la littérature grecque : II^e-III^e siècles*, 2 vols, Paris, Etudes Augustiniennes, 1985.
- Le grand Robert de la langue française*, 6 vols, Paris, Le Robert, 2001.
- LE LIONNAIS, François, « Le Second Manifeste », in OULIPO, *La littérature potentielle*, Paris, Gallimard, 1973.
- MAUREL-INDART, Hélène (éd.), *Le Plagiat*, Paris, PUF, 1999.
- , *Le plagiat littéraire*, Tours, Université François Rabelais de Tours, 2002 (Littérature et Nation 27).
- , *Plagiat. Les coulisses de l'écriture*, Paris, La Différence, 2007.
- MONTEUUIS, André, *Le Plagiat littéraire*, Paris, Jouve, 1911.

- NODIER, Charles, *Questions de littérature légale, du plagiat, de la supposition d'auteur, des supercheries qui ont rapport au livre*, Paris, Imprimerie de Crapelet, 1828.
- NORELLI, ENRICO, «Papias de Hieropolis a-t-il utilisé un recueil "canonique" des quatre évangiles?», in *Le canon du Nouveau Testament. Regards nouveaux sur l'histoire de sa formation*, eds Gabriella Aragione, Eric Junod et Enrico Norelli, Genève, Labor et Fides, 2005, p. 35-85 (Le monde de la Bible 54).
- PÉPIN, Jean, «Le "challenge" Homère-Moïse aux premiers siècles chrétiens», *Revue des Sciences Religieuses*, 29 (1955), p. 105-122.
- RANDALL, Marilyn, «Le plagiat et le pouvoir: quatre siècles de luttes littéraires», in *Le plagiat littéraire*, éd. Hélène Maurel-Indart, Tours, Université François Rabelais, 2002, p. 153-166 (Littérature et nation 27).
- RIDINGS, Daniel, *The Attic Moses. The Dependency Theme in Some Early Christian Writers*, Göteborg, Acta Universitatis Gothoburgensis, 1995.
- RORDORF, Willy, «Tradition», in *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*, éd. Angelo di Berardino, Paris, Cerf, 1990, vol. 2, p. 2470-2475.
- SCHNEIDER, Michel, *Voleurs de mots. Essai sur le plagiat, la psychanalyse et la pensée*, Paris, Gallimard, 1985.
- SONNINO, Maurizio «L'accusa di plagio nella commedia attica antica», in *Furto e plagio nella letteratura del Classicismo*, a cura di R. Gigliucci, Roma, Bulzoni, p. 19-51.
- STEMPLINGER, Eduard, *Das Plagiat in der griechischen Literatur*, Berlin, Teubner, 1912.
- VUILLEMIN, Alain, «Plagiat par anticipation et génération de poèmes parodiques», in *Le plagiat littéraire*, éd. Hélène Maurel-Indart, Tours, Université François Rabelais, 2002, p. 205-217 (Littérature et nation 27).
- ZIEGLER, Konrat, «Plagiat», *Real Enzyklopädie*, 1950, vol. 20/2, col. 1956-1997.